

## Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

Cours : Kaniška et la chronologie de l'Inde ancienne.

L'historien de l'Inde ancienne se heurte constamment au problème de la chronologie. Comment établir une relation entre les faits si leur date absolue et même relative n'est pas établie avec certitude ? Dans les vingt dernières années, la réflexion des savants et le hasard des découvertes ont amené à reconsidérer trois dates importantes de l'histoire indienne. M. Bechert, désormais suivi par une majorité de savants occidentaux, a proposé d'abaisser d'environ un siècle la date du *nirvāṇa* du Buddha qu'il situe maintenant vers 400 avant n.è. La découverte d'inscriptions *kharoṣṭhī* a permis à M. Bivar et à moi-même de montrer que l'ère dite *vikrama* (58/57 avant n.è.) continuait une ère d'Azès I, ce qui permet d'établir une chronologie assez précise des souverains du Nord-Ouest de l'Inde de 100 avant n.è. à 50 de n.è. Enfin la publication de l'inscription bactrienne de Rabatak a été l'occasion pour M. Cribb de revenir une nouvelle fois sur la date de l'an 1 de Kaniška.

L'objet du cours de cette année, qui ne sera pas publié, était de montrer l'importance de ces trois séries de publications pour la chronologie de l'Inde au premier millénaire avant n.è. Il s'agissait à la fois d'évaluer le degré d'exactitude ou de probabilité des révisions chronologiques proposées pour chacun de ces trois événements (mort du Buddha, accession au trône d'Azès I et de Kaniška) et de montrer qu'elles induisent dans la chronologie généralement admise de l'Inde ancienne des bouleversements dont l'ampleur échappe encore à certains historiens.

J'ai commencé par présenter un tableau de l'Inde pré-védique et védique très différent de celui dressé par B. Sergent dans sa *Genèse de l'Inde*, qui fera l'objet d'un compte-rendu spécifique dans un prochain *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*. J'ai souligné les incertitudes chronologiques, le peu de connaissances fiables que nous avons sur l'Inde du nord à l'époque harappéenne dont, quoi qu'on puisse en écrire, nous ne connaissons ni la ou les langues ni le(s) système(s) religieux ni l'organisation sociale et politique. L'étude de l'entrée des Aryens en Inde se heurte à l'incertitude chronologique des textes utilisés, beau-

coup plus grande que généralement admise, et à l'incertitude sur la valeur documentaire qu'il faut attribuer à ces hymnes exclusivement religieux, de contenu volontairement archaïque et énigmatique, expression d'un milieu très restreint de prêtres au service d'un milieu tout aussi restreint de chefs de guerre. On peut néanmoins dresser à partir de ces hymnes un tableau de la civilisation védique si l'on souligne que celui-ci nous livre une vision partielle et idéale de l'Inde du nord-ouest aux alentours (à plusieurs siècles près) de l'an 1000 avant n.è. Ce tableau est tellement différent, dans ses lignes essentielles, de celui que l'archéologie permet aujourd'hui de dresser de la civilisation bactro-margienne qu'il paraît impossible d'attribuer la paternité de celle-ci à une population proto-indo-aryenne comme le voudrait M. Sergent.

L'abaissement de la date du *nirvāṇa* aux alentours de 400 accroît l'écart chronologique généralement admis entre les *upaniṣad* anciennes, dont la date n'est que présumée, et l'enseignement original du Buddha, restitué à partir de la comparaison entre des textes censés le transmettre fidèlement mais dont la fixation est postérieure de un à trois siècles à la disparition du maître. Il impose soit de réévaluer l'importance des parallèles de doctrine et parfois de formulation que l'on trouve dans ces deux catégories de textes, ou d'abaisser la date de ces *upaniṣad*. L'importance des réévaluations nécessaires est plus grande encore pour l'histoire économique et politique de l'Inde du nord au milieu du premier millénaire avant n.è. Celle-ci est aujourd'hui restituée à partir de trois séries de données : des données archéologiques, qui donnent une vue très partielle de la réalité (peu de dégagements de grande ampleur) et dont la chronologie est très incertaine puisqu'elle s'appuie soit sur des parallèles textuels soit sur la très vague chronologie de la céramique noire brillante (NBPW) ; des listes dynastiques extraites des *Purāṇa*, textes de fixation très tardive et qu'il faut manipuler pour obtenir une information cohérente ; des *realia* et des informations politiques extraits de textes censés dater de l'époque du Buddha mais fixés et parfois composés plusieurs siècles après son décès. Or si le tableau politique que l'on dresse à partir de ces textes, en particulier la division en *janapada*, la succession des rois du Magadha ou l'organisation tribale des territoires de la rive gauche du Gange, valent pour le V<sup>e</sup> siècle avant n.è plutôt que pour le VI<sup>e</sup> siècle, il faut à nouveau manipuler toutes les indications des *Purāṇa* pour obtenir une image cohérente de l'Inde à cette époque. On en revient toujours à l'affirmation sans cesse répétée par les meilleurs savants occidentaux depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle : la première date sûre, quoiqu'approchée, de l'histoire ancienne de l'Inde est celle d'Asoka.

Je n'ai pas insisté longuement sur l'origine de l'ère *vikrama* ni sur les conséquences chronologiques qui en découlent puisque ces conclusions semblent généralement admises et qu'aucune découverte, aucune reconsidération critique ne permettent pour l'instant de les remettre en cause. J'ai simplement souligné que ces conclusions valent pour l'Inde du nord-ouest seulement et que la chronologie de l'Inde ancienne ne peut se réduire à celle de l'une de ses provinces. Pour ne

donner qu'un exemple, la chronologie des *kṣatrapa* d'Ujjain et des Śātavāhana n'en est en rien affectée et reste toujours l'objet d'hypothèses contradictoires. J'ai aussi souligné que dans la mesure où ni les lectures audacieuses et parfois successivement contradictoires de légendes monétaires que l'on doit à M. Cribb, ni l'inscription de Rabatak (*infra* : séminaire) n'apportent de données nouvelles concernant l'an 1 de Kaniška, on est contraint de se demander, maintenant que l'on connaît l'origine de l'ère *vikrama*, quelle peut être l'origine de l'ère *śaka* de 78 si celle-ci ne correspond pas à l'an 1 de Kaniška. La solution la plus économique (le rasoir d'Occam) consiste donc à identifier les deux ères, ce qui ne pose pas de problème insurmontable.

Séminaire : Étude de documents en relation avec le cours.

Le séminaire de cette année a été consacré à l'étude de l'inscription bactrienne de Rabatak, récemment publiée par MM. Sims-Williams (« A New Bactrian inscription of Kaniška the Great, Part I: The Rabatak Inscription, Text and Commentary », *Silk Road Art and Archaeology* 4, Kamakura, 1995/6, 75-96 et 128-137) avec des commentaires historico-numismatiques de M. Cribb (*ibid.*, 75-76, 97-127 et 138-142). Je pense pouvoir publier mon interprétation de ce texte, qui dépend entièrement du déchiffrement et des explications philologiques de M. Sims-Williams, dans une prochaine livraison du *Journal Asiatique* (1999 ?). J'en ai donné une première version, peu détaillée, lors du colloque international sur « La ville en Asie Centrale » organisé à Termez, du 2 au 4 septembre 1997, par M. P. Leriche et ses collègues ouzbeks. Ce texte inédit, et qui le restera, a été communiqué à tous mes collègues français et étrangers susceptibles d'être intéressés. La durée du séminaire m'a permis de traiter des problèmes de langue, pour autant que j'en étais capable. Mais mes conclusions d'ensemble, déjà exposées à Termez, ne s'en sont guère trouvées modifiées.

Le texte de l'inscription de Rabatak (R), remarquablement édité par M. Sims-Williams se laisse analyser de la façon suivante. Cette analyse diffère en quelques points de celle impliquée par la traduction de S-W.

Les dix premières lettres de la première ligne manquent. Vient ensuite le nom de Kaniška, suivi d'une série d'adjectifs épithètes (kouchan, juste, autocrate etc.) et d'une série de propositions relatives indiquant quelques faits marquants de son règne : il est le protégé des dieux et en particulier de Nana ; il a instauré un nouveau comput (?) ; il a remplacé le grec par l'aryen (?) .

A la ligne 4 commence une nouvelle phrase dont le début est signalé par *tado*. Le sujet de la phrase n'est pas clair (l'an 1, l'« édit » ou Kaniška lui-même ?), mais la phrase évoque clairement l'imposition de la volonté de Kaniška à toute l'Inde jusqu'à la limite entre Bihar et Bengale, peut-être plus loin.

Kaniška est clairement le sujet de la phrase suivante qui rapporte les ordres donnés par celui-ci à de hauts fonctionnaires dont nous savons par ailleurs que l'un au moins (Nokonzok) fut actif en Bactriane du sud : construire un/ce temple

et y installer les images des dieux suivants : (apparemment dans l'ordre hiérarchique) Nana, Ommo, (Athšo ? ou Ahura ?) Mazda, probablement Sroshardo, Narasa, Mithra, peut-être Mahāsena/Śiva et Viśākha/Skanda. Il y installeront aussi les images de Kaniška, de son père, de son grand-père et de son arrière-grand-père. Ce fut fait (ligne 15) et le temple commença à fonctionner, probablement sous la surveillance des deux hauts fonctionnaires qui l'avaient construit. Kaniška n'apparaît pas dans ce passage.

Le reste est lacunaire, mais a l'apparence d'une conclusion : il est clair que l'on prie les dieux d'assurer un règne long et prospère (lignes 18-19) à Kaniška, apparemment bien vivant au moment où le texte est inscrit.

Cette analyse montre à l'évidence que l'inscription n'émane pas de Kaniška. La première personne n'est jamais employée. On parle toujours de Kaniška à la troisième personne et avec le plus grand respect. Enfin le but de l'inscription semble être de perpétuer la mémoire de la construction et de la mise en service d'un temple impérial par deux hauts fonctionnaires, Shafar et Nokonzok. La parallèle la plus proche est fourni par SK 4, où ce même Nokonzok est nommé.

De cette constatation on déduira les faits suivants. L'inscription de Rabatak (R) est probablement une inscription pariétale, insérée dans un mur, ce qui correspond tout à fait à ses dimensions ( $0,90 \times 0,50 \times 0,25$ ). Il n'est pas impossible qu'elle soit incomplète au bas, c'est-à-dire qu'elle se soit continuée sur un autre bloc. Le parallèle de SK 4 laisse en effet attendre, à la fin de R, la signature du haut fonctionnaire qui a fait inscrire le texte et elle n'y est pas. Il n'est pas impossible non plus que le début de l'inscription ait été gravé sur un autre bloc, placé au-dessus de celui aujourd'hui publié : la lacune au début de la première ligne paraît bien petite pour les restitutions que demande le sens, quel que soit celui-ci.

L'inscription évoquant la construction d'un temple sur l'ordre de Kaniška, l'installation de nombreuses statues et la mise en service du temple résume des événements qui ont duré plusieurs années : elle ne peut donc dater de la première année de règne du souverain comme le voulait son premier éditeur. Nokonzok, qui y apparaît, est encore actif en 31 de Kaniška, sous Huviška (SK 4). Si on date R de la deuxième moitié du règne de Kaniška, qui a duré 23 ans, on crédite déjà Nokonzok d'une belle longévité biologique et politique.

Inscription probablement pariétale, dont le but essentiel est de perpétuer le souvenir de la construction d'un temple (*bagolaṅgo*), R devait se trouver à l'intérieur ou sur la façade de ce temple. Si le Rabatak où elle a été trouvée est bien celui que je connais, la situation en plaine de ce temple est exclue. Nous sommes là en pays montagneux, pas en plaine. Les ruines kouchanes de Rabatak ont en effet l'apparence d'une forteresse dominant le col (D. Schlumberger les interprétait ainsi), c'est-à-dire l'apparence d'un autre *bagolaṅgo* célèbre, Surkh Kotal : comme Surkh Kotal, Rabatak aurait été un temple dynastique abritant de nombreuses statues de dieux, une scène d'investiture et des portraits royaux.

Comme Surkh Kotal, il aurait eu l'apparence d'une forteresse en haut et à flanc de montagne.

Les deux énumérations de divinités que contient R ont le mérite de prouver que les dieux représentés au revers des monnaies de Kaniška n'y figurent pas à titre de bienfaiteurs ou de protecteurs spécifiques du pouvoir royal : les listes de l'inscription et celle des dieux connus par les monnaies, et surtout l'ordre hiérarchique (de fréquence pour les monnaies), ne coïncident pas. Elles montrent à nouveau que Kaniška, qui se vante de tenir son pouvoir de Nana, n'était pas un adepte convaincu du bouddhisme.

Les lignes 4 et 5 de l'inscription ont manifestement pour but de rappeler que les Kouchans sont les maîtres de l'Inde. Elles évoquent l'étendue géographique de cette domination à l'aide d'une série de toponymes dont le choix et la forme sont difficiles à expliquer. Rappelons que normalement il faut, pour les expliquer, partir du moyen-indien : entre 90 et 150 de n.è., date probable de l'inscription de Rabatak si l'on place l'an 1 de Kaniška entre 78 et 125, le sanskrit n'a pas encore fait son retour en force dans la vie courante, la langue administrative et l'épigraphie. *Sagēdo* correspond parfaitement à la prononciation moyen-indienne de Sāketa. On peut aussi admettre que *Ziritambo* (la séquence *rit* est indiscernable) corresponde à la prononciation moyen-indienne de Śrī Campā (\**siri campā*). Mais le *tr* de *Palabtro* renvoie au sanskrit et *šatriāṅge* peut être soit une forme sanskrite, donc anachronique, soit une forme gāndhāri dont la transcription ferait problème : on attendrait *Xšatriāṅge*, comme l'on a bactrien *Xšono* = gāndhārī *kṣunami*. On a l'impression d'être en présence de termes hérités, pas d'une transcription phonétique, même approchée, de termes contemporains de R : les toponymes indiens de R sont aussi éloignés de la prononciation locale réelle que français Londres, La Haye ou Moscou. Ces termes hérités sont probablement, comme *lundo* très bien expliqué par M. Sims-Williams, de date grecque : *Sagēda* est attesté chez Ptolémée, *Palabtro* correspond à la *Palimbothra* de Mégasthène et d'Arrien. Il ne s'agit donc pas d'une liste de toponymes correspondant à la fragmentation politique de l'Inde kouchane, c'est-à-dire donnant la liste des centres urbains les plus importants à l'époque, mais d'une liste traditionnelle, héritée des Grecs. La première solution (liste caractéristique de l'époque kouchane) nous obligerait à réviser beaucoup de nos conceptions sur l'Inde kouchane. La seconde solution (liste héritée de l'époque grecque) permet de comprendre pourquoi ces noms, et ces noms seuls, ont été choisis comme caractéristiques de l'Inde la plus éloignée et pourquoi, par exemple ni Taxila, ni Ujjain, ni Mathurā ne sont mentionnées. Sāketa, Kauśambī, Pāṭaliputra et Campā sont les capitales des quatre (sur seize) *mahājanapada* pré-mauryas les plus orientaux, soit d'ouest en est Kosala, Vatsa, Magadha et Aśga. Qui contrôlait ces quatre *janapada*, contrôlait l'Inde jusqu'au Golfe du Bengale, plus loin qu'aucun souverain grec ne le fit jamais. Cette liste nous renseigne sur l'horizon géographique des Grecs, à la rigueur sur les *janapada* gangétiques, pas sur la fragmentation politique de l'Inde kouchane. La persistance de cette liste six ou huit siècles après la disparition

des *mahājanapada* s'explique par le fait que, conservée dans les textes canoniques bouddhiques, dans les textes jainas et dans l'épopée, elle était devenue tout à fait traditionnelle.

Mais on ne voit pas quelle tradition, grecque ou indienne, ancienne ou contemporaine des Kouchans, pourrait expliquer l'étrange expression *šatriāṅge šaore* si celle-ci désignait « the realm of the *\*kshatriyas* », un *\*kṣatriya-šahr*. Le mot *šaore* indique qu'il s'agit d'une expression employée par des Iraniens. Si l'on admet que la correspondance phonétique entre mot indien et toponyme bactrien de R n'est pas parfaite, ce qui est vrai pour les autres toponymes des lignes 4-5, on songera plutôt à poser au départ une forme partiellement *gāndhārī \*kṣatraviya-šahr*, *\*kṣatreya-šahr* et on traduira par « (l'ancien) royaume des *kṣatrapa* », c'est-à-dire, au choix, ou Mathurā, ou Ujjain.

Les lignes 12 et 13 de R contiennent une généalogie : elles affirment que Kaniška est le légitime héritier d'une famille royale, elles n'impliquent pas que chacun de ses ancêtres ait régné. La mention du titre *šao* après chacun des noms doit être interprétée comme une marque de respect : comme en Inde les *rāja*, sont *šao* tous les aînés de la famille royale (français : Son Altesse Royale ; anglais His Royal Highness). Pour que l'on déduise de R que Wima Takto, le père de Kaniška dont le nom apparaît pour la première fois à R, a effectivement régné, il faudrait que son nom fût suivi du titre impérial *šaonano šao*. Comme l'objet des lignes 12 et 13 n'est pas de donner la liste des empereurs kouchans qui ont précédé Kaniška, mais celle de ses ancêtres directs, aucun nom de souverain n'est suivi de *šaonano šao*. En d'autres termes, on ne peut déduire de R ni que Wima Takto ait régné, ni qu'il n'ait pas régné, ni combien de temps (de mois ?, d'années ?) il a régné. L'histoire des dynasties royales, françaises ou anglaises par exemple, nous enseigne que souvent le petit-fils a succédé au grand-père. Louis XV était même l'arrière-petit-fils de Louis XIV et pourtant son successeur direct. L'histoire kouchane connaît aussi le nom d'un *devaputra* qui n'a pas succédé à son père, le *maharaja-rayatiraya-Kujula-Kataphśa-putro Sadaṣkaṇo devaputro*, « le *devaputra* Sadaṣkaṇa fils du grand roi, roi des rois Kujula Kadphisès », honoré dans l'inscription de Senavarma, roi d'Oḍi.

Une grande partie du commentaire de R par M. Cribb est consacrée à démontrer que le monnayage du roi anonyme Sōter Megas doit désormais être attribué à Wima Takto. Bien qu'aucun des arguments de M. Cribb ne soit véritablement contraignant, que beaucoup soient spécieux ou reposent sur des données fausses et des lectures hasardeuses, l'attribution du monnayage de Sōter Megas à Wima Takto est *a priori* possible. Mais elle ne repose que sur la volonté de faire coïncider les données numismatiques avec la liste de R, interprétée comme liste de rois ayant régné alors qu'il s'agit d'une liste d'ancêtres, ayant ou non régné. Que l'abondant monnayage de Sōter Megas ait été émis par Wima Takto plutôt que par Wima Kadphisès ne modifierait ni les termes du problème historique, ni ceux du problème chronologique. Le problème historique essentiel est de savoir pourquoi un souverain kouchan, Wima Takto ou Wima Kadphisès dans les

premières années de son règne, a délibérément choisi d'émettre un monnayage anonyme. Le problème chronologique se résume ainsi. Nous avons quatre monnayages distincts, ceux de Kujula Kadphisès, de Sōter Megas, de Wima Kadphisès et de Kaniška. On en connaît depuis longtemps l'ordre de succession, mais on en ignore toujours la chronologie absolue exacte et la durée respective (sauf celle du monnayage de Kaniška, dont on connaît la durée de règne). R nous livre aujourd'hui les noms de quatre rois, Kujula Kadphisès, Wima Takto, Wima Kadphisès et Kaniška, dont on connaît la parenté et l'ordre de succession mais dont on ignore toujours la chronologie absolue exacte et la durée de règne respective, sauf en ce qui concerne Kaniška. En quoi le problème de la chronologie kouchane en est-il changé ?

Le seul argument nouveau concernant la chronologie kouchane est en fait connu depuis 1979. Nous savions, et l'inscription R l'a confirmé, que l'instauration d'une nouvelle ère par Kaniška avait été un fait politique majeur et que toute l'Inde du nord avait utilisé ce comput, à l'exclusion de tout autre, pendant un siècle au moins. Par ailleurs l'Inde utilise aujourd'hui encore deux ères remontant à cette période et dont aucun document satisfaisant ne faisait connaître l'origine, l'ère *vikrama* de 58 avant n.è. et l'ère *śaka* de 78 avant n.è. Depuis 1979 nous savons de façon presque sûre que l'ère *vikrama* est l'ère du souverain saka Azès I. Si l'ère *śaka* de 78 ne continue pas l'ère de Kaniška, qui fut partout en vigueur vers cette époque, quelle autre ère continue-t-elle, commémorant des événements et une dynastie qui n'auraient laissé aucune trace historique ?

#### *Activités de la chaire :*

Le cours et le séminaire de cette année ne portant pas directement sur les recherches et sur la préparation de publications en cours depuis plusieurs années, il m'a semblé utile de consacrer ici quelques lignes à ce sujet.

La collaboration du Professeur avec la *Forschungsstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway* de l'*Heidelberger Akademie der Wissenschaften* se poursuit, quoiqu'à un rythme moins intense que les années précédentes. Mme D. König-Bandini, déjà responsable de fait des deux premiers volumes parus dans la série des *Materialien zur Archäologie der Nordgebiete Pakistans* (*Oshibat*, 1994 et *Shatial*, 1997), assure désormais seule, avec beaucoup de compétence, la publication du site de Hodar. Celle-ci est très avancée ; la parution du volume est prévue pour le début de l'année 1999. La contribution du Professeur se limite à une étude d'ensemble des gravures bouddhiques, relativement peu nombreuses, relevées sur ce site qui a livré une seule inscription *kharoṣṭhī*.

L'étude des documents rapportés de Chanderi s'est poursuivie tout au long de l'année. Le séjour du Professeur K.L. Sharma à Paris (*infra*) a permis à celui-ci de revoir une première version de la publication qu'il a rédigée sur la Chanderi contemporaine (1980-1995). Le livre devrait paraître courant 1999 dans la collection de l'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France. Le Professeur

K.L. Sharma nous a aussi aidés à déchiffrer et comprendre les documents cadastraux et fiscaux en notre possession. Le petit groupe de collègues qui, avec le Professeur K.L. Sharma et moi-même, forment le noyau permanent du groupe « Chanderi » (Mmes Pirot et Gasser, MM. Legrand, Matringe et Ollivier) ont poursuivi l'analyse des documents et leur intégration dans le Système d'Information Géographique Arc-Info. Le recours à Arc-Info est coûteux, bien que nous bénéficions de l'aide du CCT-SIS du CNRS dirigé par Mme Pirot. Il impose aussi un très long travail de préparation des données et beaucoup de manipulations informatiques. Mais il a l'avantage de nous forcer à analyser de très près et complètement les documents, car la machine ne supporte pas les approximations. Il nous permet de les comparer. Il suscite de nouvelles interrogations et enfin il fournit une représentation graphique des données plus éloquente que bien des discours. Le travail de cette année a porté sur trois directions. L'élargissement en cours du modèle de terrain en trois dimensions précédemment réalisé pour Chanderi et sa banlieue proche (100 km<sup>2</sup>) à une zone beaucoup plus vaste (1000 km<sup>2</sup>) incluant Buđi Chanderi et Deogarh permettra de mettre en évidence les particularités géologiques et géographiques du site sur lequel la ville a été fondée ou refondée et qui conditionnent en partie son développement (avantages et contraintes). L'intégration à Arc-Info de toutes les données proprement urbaines concernant les rues, les monuments religieux, la propriété foncière et les castes permettra à M. Matringe de donner une vue très précise des relations entre les lieux d'habitation, les lieux de culte et les groupes sociaux. L'incorporation à Arc-Info de la carte cadastrale provenant des services du *tehsil*, et l'analyse sociale des registres cadastraux et fiscaux qui l'accompagnent, permettra de confirmer et d'affiner des données relevées lors d'enquêtes orales dont la fiabilité aurait pu être contestée. Elle permettra aussi une meilleure connaissance des rapports entre terrains agricoles, ouvrages d'irrigation, zones inondables d'une part, et surfaces bâties d'autre part. L'interprétation collective de ces données devrait faire l'objet du séminaire 1998-1999 de la chaire.

#### PUBLICATIONS

G. Fussman und D. König, « Eine Bergstation bei Gilgit », *Nānāvidhaikatā, Festschrift für Hermann Berger*, herausgegeben von Dieter B. Kapp, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden 1996, 72-82.

« Surkh Kotal », *Enciclopedia dell'arte antica, classica e orientale*, secondo supplemento 1971-1994, V, 491-495.

G. Fussman, D. Matringe, E. Ollivier, F. Pirot, Th. Saint-Gérard, « Un système d'information géographique sous *ARC/INFO* appliqué à la recherche en sciences humaines : le programme "Chanderi" de morphologie urbaine historique », *Mémoire Vive, Bulletin de l'association française pour l'histoire et l'informatique*, n° 15-16, déc. 1996 (paru déc. 1997), 33-47, 3 Planches.

« La route de l'Inde », *Coopération scientifique et technologique entre la France et l'Inde*, New-Delhi, Ambassade de France, janvier 1998, 144-151 (Le titre n'est pas de moi. Évocation rapide de la coopération franco-indienne en sciences humaines de 1947 à 1957).

#### PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

Monsieur le Professeur Mohammad Khalid MASUD, Professeur à l'Université de Qaid-e Azam d'Islamabad (Pakistan) a donné quatre leçons sur « The Islamization of Pakistani Law » les 20 novembre, 27, 4 et 11 décembre 1997.

#### MAÎTRES DE CONFÉRENCES ASSOCIÉS

Monsieur K. L. SHARMA, Professeur de sociologie à l'Université Nehru de Delhi, maître de conférences associé au Collège de France du 1<sup>er</sup> septembre 1997 au 28 février 1998, a revu la rédaction de son ouvrage consacré à la Chanderi contemporaine (*supra*).

Monsieur Éric OLLIVIER, maître de conférences associé au Collège de France du 1<sup>er</sup> mars au 31 août 1998, a surveillé l'intégration de nombreux documents provenant de Chanderi dans Arc-Info et commencé la réalisation de l'atlas de Chanderi. Il a supervisé la réorganisation partielle de la salle de lecture des Instituts d'Extrême-Orient.

#### MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

Direction de l'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France.

Administration des Instituts d'Extrême-Orient du Collège de France.

Mission à Termez (Ouzbékistan) du 1 au 12 sept. 97 : participation au colloque international sur Termez et les villes de Bactriane-Tokharistan (4-5 septembre 1997) avec une communication portant sur « l'inscription de Rabatak et la chronologie kouchane » ; visite détaillée des sites archéologiques de la région.

Participation du groupe « Chanderi » à la première conférence française des utilisateurs d'Arc-INFO, Paris, Palais de la Mutualité, 17-18 sept. 97, et réalisation d'une affiche et intervention au séminaire « ville » du CEIAS, Maison des Sciences de l'Homme, le 25 octobre 1997 (14-16 heures).